

Tout savoir sur Hernando Colomb, fou de savoir

Le fils de Christophe Colomb explora l'océan des livres de son temps. C'est pourquoi il passionne Edward Wilson-Lee, auteur de « La Bibliothèque engloutie »

MACHA SÉRY

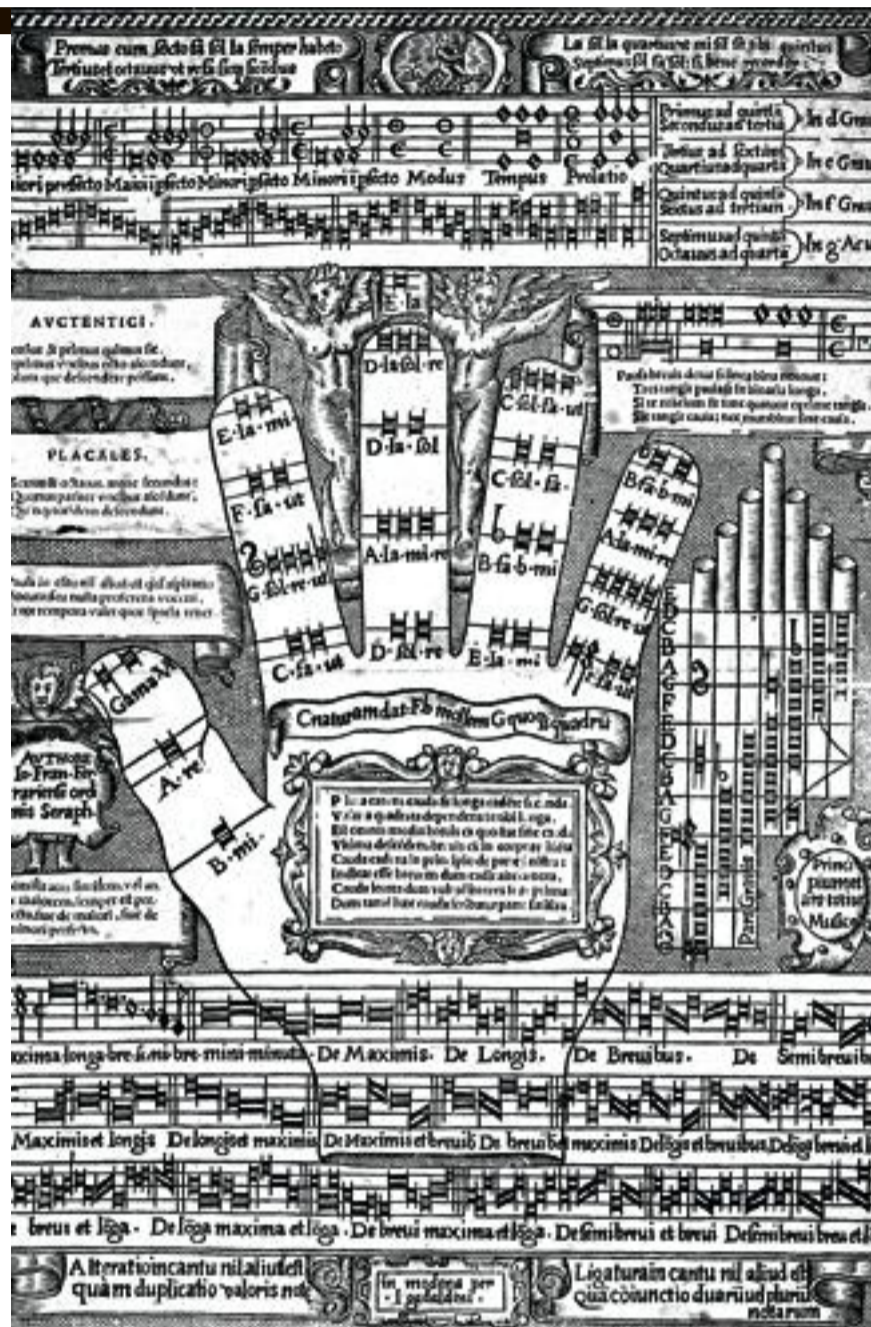
C'est une histoire à tiroirs, une aventure labyrinthique qui aurait pu figurer dans une nouvelle de *Fictions*, de Borges (Gallimard, 1951). Au terme de *La Bibliothèque engloutie*, passionnante biographie intellectuelle de l'humaniste Hernando Colomb (1488-1539), Edward Wilson-Lee, professeur à l'université de Cambridge, déplore que la plus grande collection de livres privée d'Europe (c'est-à-dire n'appartenant pas à une institution, monastère ou université, par exemple) du début du XVI^e siècle ait été réduite, au fil du temps, comme peau de chagrin.

Sur les 15 000 à 20 000 volumes qui la composaient initialement en subsistent aujourd'hui moins de 4 000. Manquait, par exemple, la pièce maîtresse : *El Libro de los epitomes* (« Le livre des épitomes »). Soit un catalogue de 2 000 pages résumant, de quelques lignes à une vingtaine de pages, une partie des trésors de cette bibliothèque constituée par le fils naturel de Christophe Colomb – des titres parus il y a cinq siècles, dont une majorité a depuis disparu. Mais, Edward Wilson-Lee le raconte au « Monde des livres », au mois d'avril, un chercheur canadien a trouvé ce *Libro de los epitomes* à la bibliothèque nationale de Copenhague – à laquelle l'avait légué l'éruudit islandais du XVII^e siècle Arni Magnusson.

Intrigué par ce gros volume dépourvu de page de garde, l'universitaire canadien a pris contact avec un confrère new-yorkais qui, ayant lu *La Bibliothèque engloutie*, a envoyé quelques photographies à Edward Wilson-Lee. Grâce aux notes marginales, le Britannique l'a authentifié. Il dirige aujourd'hui une équipe internationale visant à étudier, à numériser et à traduire cette sorte de compendium commandé par Hernando Colomb, héritier spirituel de son navigateur de père.

Erudits polyglottes

De fait, exploration géographique et intellectuelle participent d'un même universalisme, d'une même volonté de cartographier savoirs et territoires. Frappé par la destruction de la Bibliothèque vaticane en 1527, lors du sac de Rome par les troupes de Charles Quint, Hernando Colomb ambitionnait de conserver un exemplaire de chaque livre du monde. Des émissaires les lui rapportaient de Rome, de Venise, de Nuremberg,



Une page du « Principium et ars totius musicae », méthode de musique, de Francesco Ferrarese (XVI^e siècle), ouvrage répertorié dans la bibliothèque d'Hernando Colomb. WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

de Cologne, d'Anvers, de Paris et de Lyon, les plus grands centres d'impression du XVI^e siècle. Dans chaque ouvrage, il notait la date et le lieu de son acquisition, ainsi que son prix, précisant s'il avait rencontré l'auteur et les observations que sa lecture lui inspirait. Afin de gérer sa vaste bibliothèque, qui contenait également des livres en langue arabe ou éthiopienne, Hernando Colomb recruta des érudits polyglottes originaires des Pays-Bas. Lui-même écrivit beaucoup. Outre des inventaires, il esquaissa une étude géographique de l'Espagne, commença la rédaction d'un dictionnaire latin, laissé inachevé après l'entrée « Bibo » (« Je bois ») et presque 1 500 pages.

Toutefois, ce visionnaire différerait des bibliophiles de son temps, attachés à collectionner des somptueuses copies de Lucrèce,

Cicéron ou Platon, ainsi que des tomes de théologie, de philosophie et de droit. Le cœur de la collection d'Hernando Colomb consistait en un amas d'opuscules à bas prix. Almanachs, protojournaux, ballades, romans primitifs, vies des saints, partitions, images, proverbes, recueils de chansons ou poèmes populaires... Autant de publications, circulant en nombre grâce à la révolution de l'imprimerie (la Bible de Gutenberg date des années 1450), qui intéressaient au plus haut point le fils cadet du navigateur et le faisait rêver d'une bibliothèque universelle reflétant les savoirs de son temps. « Il en avait une idée inversée : de bas en haut et non de haut en bas », observe Edward Wilson-Lee, qui a reconstitué sa vie vagabonde et décrit l'utopie qui l'habitait. A sa mort, le 12 juillet 1539, il légua sa fortune à

sa bibliothèque. Las !, « personne n'a compris cette montagne de déchets », résume l'universitaire.

Les griffes de l'Inquisition

De la maison d'Hernando Colomb édiflée sur les rives du Guadalquivir, à Séville, la bibliothèque a déménagé dans un monastère, puis dans une aile de la cathédrale de la ville. Stockage défaillant, pillages, ravages du temps, dispersions des volumes ont amputé cette collection sans pitié. Beaucoup de livres sont également tombés dans les griffes de l'Inquisition. Probablement détruite par un dégât des eaux, la vaste collection d'images d'Hernando a entièrement disparu. De même que les originaux des journaux de bord de Christophe Colomb, consignants la découverte du Nouveau Monde – ce qui a obligé les historiens à se fier aux transcriptions de Bartolomé de Las Casas et à la biographie d'Hernando, qui a contribué à bâtir la légende de son père.

Le catalogue par fiches, contenant l'agencement définitif de la bibliothèque et permettant de réorganiser la collection à l'infini, est lui aussi perdu. C'est que, avec près de cinq siècles d'avance, le classement par différents index et mots-clés inventé par Hernando Colomb semble anticiper la classification décimale universelle et même annoncer les moteurs de recherche d'Internet...

La découverte d'*El Libro de los epitomes* ouvre un nouveau chapitre sur l'état des lieux des connaissances à l'époque d'Hernando Colomb. Sa publication est en préparation. ■

EXTRAIT

« Hernando usa du même système – classer les plantes en fonction de leurs effets – quand il passa à l'étape suivante de sa bibliothèque. Il s'agissait de remédier à un grave défaut des catalogues existants : certes, la liste alphabétique des auteurs et des titres permettait de retrouver un volume bien précis, et Le Livre des épitomes d'en découvrir le contenu sans prendre la peine de le lire en entier, mais ces catalogues ne fonctionnaient que si l'on savait déjà ce que l'on cherchait. Selon les dires de son bibliothécaire, Hernando décrivait les bibliothèques dépourvues de guides adéquats (dans lesquelles il fallait éplucher tous les ouvrages jusqu'à trouver le bon) comme « mortes ». Mais une bibliothèque où l'on ne pouvait se repérer qu'en connaissant à l'avance l'auteur ou le titre du livre recherché ne valait guère mieux (...) »

LA BIBLIOTHÈQUE ENGLOUTIE, PAGE 350

Fantômes de 2015

La perte d'une de ses lentilles a peut-être sauvé la vie de Juliette. Quelques minutes à tâtonner, dans sa salle de bains, à sa recherche, et elle sort de chez elle plus tard que prévu, le soir du 13 novembre 2015, traversant le 10^e arrondissement de Paris juste après que les attentats contre Le Carillon et Le Petit Cambodge ont eu lieu. Arrivée sur la scène du massacre, elle croise Paul, qu'elle n'avait pas revu depuis le lycée ; il a été blessé à la cheville dans la fusillade, mais ne veut pas encombrer les secours. Juliette le raccompagne chez lui. Les désormais quasi-quadragénaires déambulent toute la nuit dans une ville en proie à la sidération et reviennent sur leur adolescence, et l'attraction exercée sur leur petit groupe par l'énigmatique Diane. Par la voix de sa narratrice myope, c'est aux aveuglements individuels et collectifs de sa génération (celle qui précède les millennials)



qu'Emily Barnett consacre ce deuxième roman mélancolique, plein de fantômes et de regrets. ■ RAPHÀËLE LEYRIS ► *Les Oiseaux de passage*, d'Emily Barnett, Flammarion, 190 p., 17 €.

Flânerie calvinienne

La retraduction d'Italo Calvino (1923-1985) nous fait redécouvrir l'un des derniers textes du grand romancier italien publiés de son vivant, en 1983. On y voit le monde observé par un personnage, Palomar, sorte de cousin du Monsieur Teste de Paul Valéry. Palomar partage avec ce dernier le détachement vis-à-vis d'une réalité réduite à un champ d'expérience et d'observation amusée. D'où l'usage systématique de la description, qui remplace le récit. Dans la veine du conte philosophique, l'amateur des Lumières au goût encyclopédique qu'est Calvino nous entraîne dans la flânerie méditative de Palomar, notamment dans Paris, qu'il a bien connu, le Jardin des plantes et les fromageries. Le réel se dérobe aux efforts de rationalisation et d'influence du protagoniste et ménage bien des surprises, dans ce petit traité où il est finalement ques-



tion d'« apprendre à être mort ». ■ NICOLAS WEILL ► *Monsieur Palomar* (Palomar), d'Italo Calvino, traduit de l'italien par Christophe Mileschi, Gallimard, « Du monde entier », 160 p., 17 €.

Le soldat calciné

Eden est entre deux mondes. Grièvement brûlé en Irak, il est cloué sur son lit d'hôpital depuis trois ans, ni vivant ni mort. A ses côtés, sa femme se résigne à le laisser partir, lorsqu'il commence à montrer des signes de conscience. C'est le fantôme du meilleur ami d'Eden qui raconte. Au fil d'une narration puissante, l'auteur, lui-même vétéran des marines, explore les tourments de ses personnages : les cauchemars hallucinés d'un homme reclus dans une enveloppe de chair calcinée ou la culpabilité de son épouse qui, seule, voit grandir leur enfant tant espéré. Elliot Ackerman déconstruit les idées préconçues sur la fidélité et l'engagement. Sa langue, épurée et authentique, sonne juste lorsqu'il interroge les dilemmes insoutenables liés à la fin de vie. Un roman viscéral, intense et maîtrisé. ■ LAËTTIA GIANNICHINI ► *En attendant Eden* (Waiting for Eden), d'Elliot Ackerman, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Mailhos, Gallmeister, 160 p., 20,60 €.



Un utopiste et un visionnaire



DES BALLADES, DES PLANS POUR UNE MAISON, DES PARTITIONS, des recettes de médicaments, un catalogue de plantes et de jardins, le procès de

doña Isabel de Gamboa, l'art de fabriquer des cartes marines, des plans pour conquérir la Perse et l'Arabie, un système pour faire la charité aux pauvres, des traités poétiques...

Grand voyageur et collectionneur passionné, éduqué à la cour des rois d'Espagne, Hernando Colomb, le fils naturel de Christophe Colomb, vou-

lut se montrer digne des exploits de son père en constituant la première bibliothèque universelle. Dès le début du XVI^e siècle, il comprit que la masse d'informations accessibles grâce à l'imprimerie repoussait les frontières du savoir.

Ce visionnaire obsessionnel a fréquenté Erasme, Thomas More, Albrecht Dürer. Il dirigea une encyclopédie géographique, créa un jardin botanique et ouvrit la voie à la cartographie moderne. Le plus intrigant est peut-être le plan de sa bibliothèque, constitué de multiples fragments – plus de 10 000 bouts de papier, portant chacun un symbole

hiéroglyphique. Les innombrables façons de les assembler proposaient à chaque fois une nouvelle navigation dans les rayonnages.

La savante biographie qui lui consacre l'universitaire britannique Edward Wilson-Lee rend un superbe hommage à cet utopiste de la Renaissance. ■ M. S.

LA BIBLIOTHÈQUE ENGLOUTIE.

LA QUÊTE IDÉALE DU FILS DE CHRISTOPHE COLOMB (*The Catalogue of Shipwrecked Books*), d'Edward Wilson-Lee, traduit de l'anglais par Séverine Weiss, Paulsen, 504 p., 24,90 €.